



Direction : Annette Breuil

DOSSIER PEDAGOGIQUE

LE ROI LEAR ***De William Shakespeare***

Théâtre

Jeudi 17 et vendredi 18 janvier à 20h

Samedi 19 janvier à 19h

SAISON 2007/2008

Théâtre des Salins

19 quai Paul Doumer
BP 600 75
13692 Martigues Cedex

Tél : Standard : 04 42 49 02 01
Billetterie : 04 42 49 02 00

Fax : 04 42 49 02 09

<http://www.theatre-des-salins.fr>

Service éducatif – relations publiques :

➤ **Responsable Murielle Lluch :**

Tél : 04 42 49 00 20, m.lluch@theatre-des-salins.fr

➤ Relations avec les écoles maternelles, élémentaires, les Maisons de quartiers :

Roland Rondini au 04 42 49 00 21, r.rondini@theatre-des-salins.fr

➤ Relations avec les collèges, lycées, l'enseignement supérieur, les associations :

Daphné Tréfeu au 04 42 49 00 22, d.trefeu@theatre-des-salins.fr

Le Roi Lear

De William Shakespeare / Mise en scène de Jean-François Sivadier

Jeudi 17 et vendredi 18 janvier à 20h et Samedi 19 janvier à 19h

Grande salle

Durée : 3h45 avec entracte

Théâtre

collaboration artistique — Véronique Timsit, Nadia Vonderheyden, Nicolas Bouchaud

scénographie — Christian Tirole

costumes — Virginie Gervaise

lumière — Philippe Berthomé

son — Jean-Louis Imbert

assistante à la mise en scène — Véronique Timsit

avec, par ordre d'entrée en scène :

Nadia Vonderheyden

Vincent Dissez

Vincent Guédon

Nicolas Bouchaud

Rachid Zanouda

Nicolas Lê Quang

Muriel Colvez

Norah Krief

Christophe Ratandra

Stephen Butel

Monseigneur de Kent

Comte de Gloucester

Edmond (fils de Gloucester), Oswald (fils de Goneril)

Lear

Duc d'Albany (époux de Goneril)

Duc de Cornouailles (époux de Régane)

Goneril (fille de Lear)

Cordélia, le Fou

Régane (fille de Lear)

Edgar (fils de Gloucester)

Coproduction : Théâtre National de Bretagne, Festival d'Avignon, Nanterre-Amendiers, La Rose des Vents, scène nationale de Lille-Métropole-Villeneuve d'Asq, Espace Malraux/Chambéry, Italienne avec orchestre TNT, Théâtre National de Toulouse Midi Pyrénées.

Festival d'Avignon, 21 au 27 juillet 2007

Création dans la Cour d'Honneur du palais des Papes

Jean-François Sivadier a relevé, pour la Cour d'Honneur du Festival d'Avignon 2007, le défi de cet immense chef d'œuvre shakespearien, offrant une nouvelle fois à Nicolas Bouchaud un rôle titre d'anthologie.

C'est donc le grand retour aux Salins (après l'inoubliable succès de *La Vie de Galilée*) de cette éblouissante troupe de comédiens issus pour la plupart de l'atelier de Didier-Georges Gabily, peut-être la plus véritable école de vie théâtrale ayant récemment marqué le théâtre français et l'art du comédien. *

« Aucun débat ne vient adoucir la loi de la jungle qui sévit dans *Lear* », explique Jean-François Sivadier. « Les personnages n'agissent pas, ils sont précipités dans l'action. Des Atrides sans destin, des blocs d'instinct en fusion. Cette faillite d'explication du monde est aujourd'hui l'hypothèse où nous avons choisi d'engager nos forces. Pour repartir à la naissance de la parole, du mouvement, de l'acte poétique. Pour faire de l'acte de jouer, une tension vers la joie. »

* retrouvez Didier-Georges Gabily avec *Une imprécation calme*, jeudi 7 février dans la petite salle.



Le Roi Lear de Shakespeare

L'histoire

Le roi Lear décide de léguer son royaume à ses trois filles : Goneril, épouse du Duc d'Albany, Régane, épouse du Duc de Cornouailles, et Cordélia qui a deux prétendants : le Duc de Bourgogne et le roi de France. Il assortit son legs d'une condition : il attribuera les parts en fonction de l'amour que lui témoigneront ses filles dans un discours qu'elles doivent faire sur le champ. Goneril et Régane s'exécutent, mais Cordélia, la plus jeune, ne sait comment répondre. Lear la renie et la déshérite en la maudissant, il redistribue sa part entre ses deux soeurs et bannit Monseigneur de Kent qui a osé prendre sa défense. Cordélia devient l'épouse du roi de France et s'exile avec lui. Lear déclare qu'il ira vivre chaque mois chez l'une de ses filles, accompagné de cent chevaliers.

Edmond, fils illégitime du Comte de Gloucester, décide de provoquer la perte de son frère Edgar afin d'hériter de ses biens et de son statut. Il réussit à persuader leur père qu'Edgar a des intentions parricides. Edgar doit s'enfuir et se cacher.

Kent le banni décide de rester auprès du roi sous une autre identité, il change son aspect et se remet à son service. C'est chez sa fille aînée que Lear réside en premier, il est accompagné de son Fou, la cohabitation est difficile, Goneril supportant mal d'héberger les cent chevaliers. Lear décide de partir chez son autre fille, Régane, mais celle-ci, avertie par sa soeur ne se trouve plus chez elle pour accueillir son père. Elle est allée prendre conseil auprès du Comte de Gloucester. Tout le monde se retrouve chez celui-ci : Lear, Kent déguisé, Régane, son époux, et Goneril qui les a rejoints. Aucune ne veut des cent chevaliers ; plutôt que d'en rabattre sur son escorte, Lear, avec le Fou et Kent, part errer sur la lande. Accablés par l'orage, tous se réfugient dans une cabane où ils rencontrent Edgar, déguisé en pauvre Tom, mendiant son pain et feignant le délire. Le Duc de Cornouailles a interdit qu'on leur prête assistance, mais Gloucester désobéit et prend le parti du roi en lui offrant un meilleur abri. Trahi par son fils Edmond, qui voit là une occasion d'hériter plus rapidement encore, Gloucester se fait arracher les yeux par Cornouailles non sans avoir appris la trahison d'Edmond. Gloucester est alors contraint d'errer dans la lande, aveugle, il y rencontre Pauvre Tom qui lui sert de guide sans lui révéler sa véritable identité. Cornouailles meurt blessé par un serviteur qui avait tenté de s'interposer.

Cordélia avertie des épreuves endurées par son père a levé une armée qui a débarqué à Douvres.

C'est la guerre entre les troupes françaises, emmenées par Cordélia, et les troupes réunies de Goneril et de Régane, emmenées par Edmond et le Duc d'Albany. Cordélia et son père sont faits prisonniers, les troupes françaises sont vaincues. Edmond ordonne en secret qu'on pendre Cordélia. Edgar a cependant intercepté une lettre

prouvant l'amour de Goneril pour Edmond, or celui-ci est également convoité par Régane qui est veuve. Edgar, se présentant masqué, défie Edmond en combat singulier. Goneril empoisonne Régane et se donne la mort. Edgar a l'avantage mais avant d'achever Edmond il fait le récit de la mort de leur père, le Comte de Gloucester dont le coeur s'est brisé lorsqu'il reconnut enfin son fils. Edmond bouleversé par le récit tente de faire annuler l'ordre de pendre Cordélia, en vain, puis meurt. Lear libéré, revient portant le cadavre de Cordélia dans ses bras. Il meurt à son tour. Edgar, Kent et Albany sont les seuls survivants.

Sur Le Roi Lear

« Tout art se caractérise par un certain mode d'organisation autour du vide »
Jacques Lacan

« N'est-ce rien que ce rien qui nous délivre de tout »
Paul Claudel in *Le Soulier de satin*

Le Roi divise son royaume en trois parts,
Qu'il destine à chacune de ses trois filles.
Avant de procéder au partage, il leur demande de lui faire,
Publiquement, une déclaration de leur amour filial,
En échange de quoi, (et selon la qualité du texte),
Elles se verront attribuer une part plus ou moins opulente.
(Dis-moi combien tu m'aimes, je te donnerai ce que ça vaut.

Ton amour ou du moins le texte qu'il t'inspire sera récompensé).
Les deux aînées prennent la parole et reçoivent immédiatement leurs parts.
Le Roi demande à la cadette ce qu'elle peut dire de son amour pour obtenir
Un tiers du royaume peut-être plus intéressant encore que celui de ses sœurs.
L'enfant à qui l'on dit : « je te donne un cadeau mais embrasse-moi d'abord »
S'exécute sinon par amour, du moins dans le jeu de l'amour.
On peut mettre en doute la sincérité du baiser mais pas sa théâtralité.
Cordélia ne sait pas jouer la comédie.
Cordélia répond « rien ».

Le rien de Cordélia sonne comme une insulte, c'est un cadeau. Car si le Roi possède tout, il lui manque une chose essentielle : l'épreuve du manque. La connaissance non pas de ce qu'il représente et de ce qu'il possède mais de ce qu'il est. Sans sa couronne, ses terres et ses cent chevaliers, le Roi est nu. Pour accéder à la connaissance, si la raison manque, rien ne vaut l'expérience. La voix de la raison,



dans la bouche de Kent, est bannie du plateau. Il n'y a plus d'autre choix que celui de l'expérience. Celle du dénuement, du besoin, de la dépossession.

Lear est une histoire de territoires et de corps. De places et d'identités. Le Roi descend du trône et le monde se déplace. Le Roi dépose la couronne et personne ne reconnaît plus personne. Le Roi décide d'être partout et nulle part en même temps, Kent transforme l'exil en liberté et chacun s'abîme: « Où suis-je ? Où sont les autres ? Qui suis-je ? Qui sont les autres ? ».

Etre et ne pas être c'est la question au centre de laquelle chacun a rendez-vous avec lui-même.

La première scène commence dans la lumière d'un optimisme suspect. Un geste, un mot, un trait sur une carte suffisent à renverser l'ordre de l'état et du monde. Les terres et les corps sont réunis ou séparés comme des marchandises. La scène s'achève dans la stupeur, l'explosion des familles et des frontières, l'effondrement des valeurs et des hiérarchies. Mais surtout dans la promesse d'un pays que Cordélia a désigné à son insu, une région de l'âme où la raison ne peut poser aucun masque, un endroit où Shakespeare attend ses personnages, un territoire déplacé et vide de toute représentation. La réponse de Cordélia achève d'en détruire l'équilibre. Lear, on pourrait dire, sans jeu de mots, c'est tout le théâtre à partir de rien.

Dès la première scène de la pièce, celui qui a confondu l'espace privé et l'espace public, l'intime et le politique, l'amour (relatif) pour le père, et l'amour (par essence indéfectible) pour le roi ; celui qui a obligé ses filles à prostituer leurs sentiments, à faire de leur amour une monnaie d'échange pour acheter ce qu'il leur offre, qui a donné le champ libre au théâtre avec une épreuve conçue comme un exercice d'acteur, celui qui a abandonné son pouvoir, son autorité, ses biens, le gouvernement de l'Etat, tout en prétendant rester celui qu'on appelle le roi, Lear, avec une question, a fait vaciller la certitude qui s'appelle le théâtre. La machine dont le moteur est l'imagination des acteurs. Après les éclats, les silences, les accusations, les exclusions, les marchandages de la première scène, l'ambition d'Edmond le bâtard n'a pas à chercher bien loin pour trouver l'inspiration et faire de la nature humaine, de la nature sous toutes ses formes, son alliée idéale, et de la scène, un champ de bataille.

Chacun, acteur, auteur de la fable en train de s'improviser, chacun responsable de l'équilibre général, chacun à la recherche d'un lieu et d'une identité possibles, chacun tenté d'aller se reconnaître, d'aller voir la tête qu'il a dans ce territoire d'exil, de l'autre côté de la raison, s'acharne à convoquer le chaos. A inventer des obstacles pour accélérer la chute. A pousser la pièce dans ses retranchements comme pour lui arracher son masque. A déplacer l'autre ou à l'enfermer dans son rêve.

Lear, aveuglé par son orgueil et le poids de la couronne, amnésique de ses blessures et de ses erreurs passe à travers les murs. Gloucester n'a besoin que d'une lettre pour condamner à mort son fils préféré. Goneril et Régane s'acharnent à traquer leur père et à déshabiller le roi dans cet homme qu'elles ne reconnaissent plus. Cornouailles s'obstine à reconstruire un cadre. Kent et Edgar se travestissent pour sauver leur peau. Tout cela autour d'un centre qui reste vide, dans l'ascension fracassante d'Edmond, le silence d'Albany qui attend son heure, et le bavardage

délirant du Fou qui nous rappelle qu'au théâtre, tout n'est qu'une question de vocabulaire.

La tempête efface définitivement les repères, dessine un paysage sans frontières où les territoires se confondent, où l'infiniment intime concentre l'univers entier, où les hommes tutoient les Dieux ou plutôt de petits « roseaux pensants » hurlent les pieds dans la boue vers un ciel vide. L'homme au centre d'une petite cour de fortune qui lui rappelle qu'il était le roi, et sans autre ennemi que le visage de sa propre honte, trouve dans la lande, dans l'immensité de ce rien que lui a offert Cordélia, dans ce temps libéré de toute mesure, riche et inefficace, les armes d'un poète pour relever le dernier défi qui l'attend avant de mourir : sa rencontre avec lui-même. La découverte que, dans le corps politique et immortel du Roi caché sous la couronne, respire le corps naturel et mortel d'un homme. Tout comme, dans le rôle de Lear dessiné par un texte immortel, l'acteur ne vit que dans le temps présent du théâtre.

Au comble du détachement, de l'esseulement et de la folie, au plus haut degré de la conscience du présent, Lear fou embrasse Gloucester aveugle. Deux cygnes à l'agonie qui chantent sans peur. Deux corps où la vieillesse et l'enfance ont réussi à se confondre, sourient, stupéfaits et pleurent de joie comme deux nouveau-nés remis au monde avant de le quitter définitivement. Nous ne pleurons pas de leur malheur. Nous rions de leur obstination à la dignité. Le tableau n'est pas moins comique que celui où Beckett a peint deux vieux clowns qui philosophent au pied d'un arbre mort sur une route au bout de laquelle devrait apparaître quelqu'un qu'on attendra toujours. Attendre en vain Godot, ce n'est pas désespérer. C'est ne rien espérer, arrêter le temps, abandonner sa destination, créer nulle part un espace vide et y faire un geste inutile pour en découvrir l'absolue nécessité. « Si tu n'accordes pas à la nature plus que ce dont la nature a besoin, la vie de l'homme ne vaut pas plus que celle d'une bête ». Lear, comme un traité sur la dignité humaine, nous montre dans ce geste qui transforme l'inutile en nécessité, le mystérieux champ illimité de notre humanité. Nous ne comprenons pas, nous reconnaissons tout.

Aucune clé dans la pièce pour en adoucir l'impact, pour démêler les causes des effets, aucune leçon, aucune morale pour sauver les victimes et punir les bourreaux. Aucune logique pour comprendre comment aussi rapidement les territoires, les êtres et le temps ont perdu leur centre et leurs limites. L'enfer, dit Primo Levi, c'est là où il n'y a pas de pourquoi. Les mots n'ont pas su expliquer la chose. Chacun portait en lui les outils de sa propre destruction. La catastrophe a été foudroyante. Elle n'attendait qu'un mot de Cordélia pour advenir. Rien n'est à l'origine de ce chaos. « Rien » est à l'origine de ce chaos. Révélés, anéantis, les survivants de ce naufrage initiatique se tournent hébétés vers un avenir incertain, immobiles, dans le silence où résonne en apnée les derniers mots d'Edgar acceptant la couronne.

Notre précédent spectacle se terminait par la mort de jeunes gens que l'on guillotinaient pour leurs idées. *Le Mariage de Figaro, la Vie de Galilée, la Mort de Danton*, cette « trilogie des révolutions » que la compagnie a montée était traversée par une langue qui inscrivait jusqu'au vertige la poésie au cœur du politique et dans

les intrigues, les concours de rhétorique, l'engrenage infernal des discours et des idées, le souffle d'un théâtre aux messages incisifs et percutants.

Le passage à Shakespeare, et particulièrement à cette pièce qui ne ressemble à aucune autre, qui fait moins appel à notre raison, qu'à notre capacité intime de nous étonner, est comme l'abandon total d'un théâtre des idées.

Aucun débat ne vient adoucir la loi de la jungle qui sévit dans *Lear*. Les personnages ne pensent à rien, ils sont la pensée même, ils n'agissent pas, ils sont précipités dans l'action, ils n'ont pas de plans, ils n'ont que des visions, ils ne calculent rien, ils improvisent, ils ne communiquent pas, ils s'approprient ou se repoussent, ils ne défendent pas une position particulière, ils changent de place et d'identité en fonction de celles des autres. Des Atrides sans destin, des blocs d'instinct en fusion.

La langue, indissoluble dans la psychologie, n'est pas l'outil d'un combat mais le symptôme d'une pulsion. Aucune arrière-pensée ne vient contrarier la pureté du mouvement qui projette dans le verbe le corps tout entier. Chaque état contient son propre contraire, chaque situation son lot de paradoxes. Une seconde, un mot suffisent à changer l'amour démesuré en haine démesurée, les bâtards en légitimes, les légitimes en traîtres, l'orgueil en honte, le superflu en nécessité, l'aveuglement en révélation, la torture en délivrance, le mensonge en vérité, la tragédie en comédie.

Chaque pièce est une hypothèse sur le monde. Cette histoire hors du temps, hors de tout contexte, cette démonstration sans résultat, cette faillite d'explication du monde, cette mise en crise du théâtre est aujourd'hui l'hypothèse où nous avons choisi d'engager nos forces. Pour à nouveau entrer sur le plateau comme dans un laboratoire et y douter de tout, remettre l'humain en chantier et en faire jouer l'architecture. Pour repartir à la naissance de la parole, du mouvement, de l'acte poétique, et tenter d'en faire une expérience partagée.

Pour faire de l'écriture, un mouvement, de l'acteur, un écrivain, de chaque pièce, un poème choral où chacun puisse témoigner à la fois de sa place singulière et de l'ensemble dont il fait partie. Pour faire de l'acte de jouer, comme celui d'écrire, une tension vers la joie. Du souffle qui va élargir le poème au-delà du cadre, une respiration commune entre ceux qui regardent et qui écoutent et ceux qui agissent et qui parlent.

Tout cela que Shakespeare s'emploie constamment à mettre en jeu dans ce geste brutal, anarchique et généreux, cet opéra anthropologique, ce coup de poing gigantesque à l'inconscient. Où l'on voit comment l'être humain se bricole comme il peut entre sa nature et son corps social. Comme un acteur dont l'identité ne cesse de trahir le rôle.

Plus que jamais, avec le Roi Lear, le théâtre est le piège où Shakespeare attrape la conscience des hommes. Ces funambules en équilibre sur la frontière qui sépare ce qu'ils sont de ce qu'ils représentent.

Jean-François Sivadier, mars 2007

Biographies



Jean-François Sivadier est né en 1963. Ancien élève de l'école du T.N.S., il est comédien et metteur en scène. Proche de Didier-Georges Gabily, il a participé à la création de *Dom Juan / Chimères et autres bestioles* en 1996 au Théâtre National de Bretagne à Rennes. Il est metteur en scène associé au T.N.B., Centre Européen de production Théâtrale et Chorégraphique.

Comédien :

- *L'Échange* de Paul Claudel
mise en scène Didier-Georges Gabily
- *Léonce et Léna* de Büchner
mise en scène Jacques Lassalle
- *Titus Andronicus* de Shakespeare

mise en scène Daniel Mesguich

- | | |
|--|--|
| <ul style="list-style-type: none"> • <i>La Veuve</i> de Corneille • <i>Bérénice</i> de Racine • <i>Violences</i> de et • <i>La Vie parisienne</i> d'Offenbach • <i>Faust (Urfaust)</i> de Goethe • <i>Enfonçures</i> de et • <i>Le Partage de Midi</i> de Paul Claudel • <i>Peines d'amour perdues</i> de Shakespeare • <i>Italienne avec orchestre</i> de et • <i>Henri IV</i> de Shakespeare • <i>Jeanne au bûcher</i> de Arthur Honegger • <i>La Vie de Galilée</i> de Bertolt Brecht • <i>Italienne scène et orchestre</i> de et • <i>La Mort de Danton</i> de Georg Büchner | <ul style="list-style-type: none"> mise en scène Christian Rist mise en scène Jacques Lassalle mise en scène Didier-Georges Gabily mise en scène Alain Françon mise en scène Dominique Pitoiset mise en scène Didier-Georges Gabily mise en scène Serge Tranvouez mise en scène Laurent Pelly mise en scène Jean-François Sivadier mise en scène Yann-Joël Colin mise en scène Stanislas Nordey mise en scène Jean-François Sivadier mise en scène Jean-François Sivadier mise en scène Jean-François Sivadier |
|--|--|

Metteur en scène :

- *Italienne avec orchestre* (1997)

Texte et mise en scène. Création au Cargo à Grenoble. Théâtre de l'Odéon, Théâtre du Châtelet, Opéra Comique, Opéra de Lyon, Opéra de Nancy, tournée en France et à l'étranger.

- *Noli me tangere* (1998)

Texte et mise en scène. Impromptu créé au festival Mettre en Scène au Théâtre National de Bretagne – Rennes.

- *La Folle journée ou le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais. (2000)

Création au Théâtre National de Bretagne – Rennes, le 8 février 2000. Tournée et reprise au Théâtre des Amandiers / Nanterre.

- *La Vie de Galilée*, de Bertolt Brecht (2002)

Création au T.N.B., festival d'Avignon, cour du lycée Saint-Joseph, tournée et CDN de Gennevilliers (janvier 2003).

- *Italienne scène et orchestre* (2003)

Texte et mise en scène. Création au Théâtre National de Bretagne – Rennes, dans le cadre du festival Mettre en Scène Édition spéciale. Tournée et Théâtre Nanterre / Amandiers, Grand Prix du syndicat de la critique 2005.

- *Madame Butterfly*, opéra de Puccini (2004)

Création à l'opéra de Lille et tournée.

- *La Mort de Danton*, de Georg Büchner (2005)

Création au Théâtre National de Bretagne – Rennes, le 5 avril 2005. Festival d'Avignon, en alternance avec *la Vie de Galilée*. Théâtre Nanterre / Amandiers et tournée. Molière du Théâtre en région 2006.

- *Woyzeck*, opéra d'Alban Berg (2006)

Création à l'opéra de Lille.

Véronique Timsit, après une maîtrise de littérature comparée en 1990, se consacre au théâtre. Elle est assistante à la mise en scène depuis 1991 pour des spectacles de : Philippe Honoré, *les Imparfais* d'après André Gide et Marcel Proust (1991) ; Luc Bondy, *l'Heure où nous ne savions rien...* de Peter Handke (à la Schaubühne de Berlin, 1993) ; Klaus-Michael Grüber, *Splendid's* de Jean Genet également à la Schaubühne, (1994) ; Didier-Georges Gabily, *Gibiers du temps I et II* (1994-1995) ; Claudine Hunault, *Trois nôt irlandais* de William Butler Yeats ; Serge Tranvouez, *Recouvrance* (1995-1996) ; K.-M. Grüber, *le Pôle* de Vladimir Nabokov (1996-1997) ; Jean Bouchaud, *Amants et vieux ménages* de Octave Mirbeau (Comédie Française, 1999)... Elle assiste Jean-François Sivadier pour ses mises en scène de théâtre et d'opéra depuis 1998 : *Noli me tangere*, *la Folle journée* ou *le Mariage de Figaro*, *la Vie de Galilée*, *Italienne Scène et Orchestre* dans lequel elle est également comédienne, *la Mort de Danton*, ainsi que *Madame Butterfly* de Puccini (2004) et *Wozzeck* d'Alban Berg (2007) Elle a mis en scène *le Livre des bêtes* d'après Raymond Lulle (1992), *Zoo* d'après Viktor Chklovski (1996)...



Nicolas Bouchaud est comédien depuis 1991. Il travaille d'abord sous les directions d'Étienne Pommeret, Philippe Honoré... puis rencontre Didier-Georges Gabily qui l'engage pour les représentations de *Des cercueils de zinc*. Suivent *Enfonçures*, *Gibiers du temps*, *Dom Juan / Chimères et autres bestioles*. Il joue également avec Yann-Joël Collin dans *Homme pour homme* et *l'Enfant d'éléphant* de Bertolt Brecht, *Henri IV* (1^{ère}

et 2^{ème} parties) de Shakespeare ; Claudine Hunault *Trois nôt irlandais* de W.-B. Yeats ; Hubert Colas, *Dans la jungle des villes* de Bertolt Brecht ; Bernard Sobel, *l'Otage* de Paul Claudel ; Rodrigo Garcia, *Roi Lear*, *Borges +Goya* ; Théâtre Dromesko : *L'Utopie fatigue les escargots* ; Christophe Pertou : *Le belvédère* d'Horvath... Jean-François Sivadier l'a dirigé dans : *Noli me tangere*, *la Folle journée*

ou *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, *la Vie de Galilée* de Bertolt Brecht, *Italienne scène et orchestre*, *la Mort de Danton* de Georg Büchner...

Stephen Butel suit les cours de l'INSAS à Bruxelles de 1991 à 1994, puis participe à des stages dirigés par Claude Régy, Sotigui Kouyaté, Marc François, Andréi Serban... Il joue dans *la Décision* de Bertolt Brecht, mise en scène de Jacques Delcuvellerie à l'Atelier Sainte-Anne de Bruxelles (1993) et travaille ensuite avec Michel Dezoteux, *l'Éveil du printemps* de Wedekind ; Joël Jouanneau, *l'Heure bleue* ; Hubert Colas, *Visages* ; Anatoly Vassiliev, *l'École des maîtres* puis *le Joueur* de Dostoïevsky ; Louis Castel, *la Mouette* de Anton Tchekhov ; Michel Jacquelin et Odile Darbelley, *la Chambre du professeur Swedenborg* ; Laurent Gutmann : *Splendid's* de Genet ; Rachid Zanouda : *La conquête du pôle Sud* de Karge... Avec Jean-François Sivadier, il a joué dans *la Folle journée* ou *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, *la Vie de Galilée* de Bertolt Brecht, *la Mort de Danton* de Georg Büchner.

Murielle Colvez débute sa carrière de comédienne en 1985 avec *On est toujours trop bon avec les femmes* de Raymond Queneau, dans la mise en scène de Alain Weiss. Elle travaille régulièrement avec Françoise Delrue : *les Eaux et forêts* de Marguerite Duras, *le Tour du propriétaire*, *le Sourire de la Joconde* de Kurt Tucholsky, *Batailles* de Rainald Goetz, *la Visitation* au Musée de Saint-Omer au Havre, *Petite visite de nuit* au Musée Matisse du Cateau-Cambresis ; avec Guy Alloucherie et Éric Lacascade, elle joue dans, *Ivanov* de Tchekhov, *Électre – Sophocle* d'Eugène Durif. Sa collaboration avec Éric Lacascade se poursuit avec *la Mouette* puis *Platonov* d'Anton Tchekhov, *Phèdres, de l'amour* à partir de textes de Racine et d'Eugène Durif. Elle a également travaillé avec Eugène Durif dans *Filons vers les îles Marquises, Variations, couples...* Elle a joué sous les directions, entre autres, de Christian Schiaretti, *Ajax et Philoctète* ; Eva Vallejo, *Inventaires* de Philippe Minyana ; Sylvain Maurice, *Don Juan revient de guerre* de Odon von Horvath ; Vincent Goethals, *Salina* de Laurent Gaudé ; Thierry Roisin, *l'Émission de télévision* de Michel Vinaver...

Vincent Dissez participe à l'atelier de Didier-Georges Gabilly en 1989, est admis au C.N.S.A.D. en 1990, dans les classes de Catherine Hiégel, Stuart Seide et Philippe Adrien. Il travaille au théâtre notamment avec : Jacques Lassalle, *la Serva amorosa* de Goldoni, *Georges Dandin* de Molière ; Anatoli Vassiliev, *Bal masqué* de Lermontov ; Didier-Georges Gabilly, *Phèdre et Hippolyte* (1990) et *Gibiers du temps* (1994) ; Bernard Sobel, *Napoléon ou les cent-jours* de Christian Grabbe, *le Juif de Malte* de Marlowe ; Alain Milianti, *les Fausses confidences* de Marivaux ; Jean-Marie Patte, *Mes fils* ; Jean-Baptiste Sastre, *Haute surveillance* de Jean Genet, *Léonce et Léna* de Georg Büchner, *la Surprise de l'amour* de Marivaux ; Christophe Huysman, *les Hommes dégringolés* ; Hubert Colas, *Purifiés* de Sarah Kane ; Marc Paquien, *la Mère* de Witkiewicz, *Face au mur* de Martin Crimp ; Anne Torrès, *le Fou d'Elsa* d'après Aragon ; Jean-Louis Benoit, *les Caprices de Marianne* de Alfred de Musset... Il travaille également pour le cinéma et la télévision, entre autres avec David Pharaon, Pierre Courrège, Jean-Pierre Limosin, Valérie Tolédano.

Vincent Guédon débute par le Théâtre universitaire à Angers et le Conservatoire d'Angers. Il rejoint les cours de Véronique Nordey ainsi que l'atelier de D.G. Gably puis intègre la deuxième promotion de l'École du Théâtre National de Bretagne à Rennes. Depuis, il a notamment travaillé avec : Hubert Colas, *Dans la jungle des villes* de Bertolt Brecht ; Cédric Gourmelon, *Haute surveillance* de Jean Genet et *Dehors devant la porte* de Wolfgang Borchert ; Stanislas Nordey, *Violences* de Didier-Georges Gably ; Saburo Teshigawara, *Luminous* ; Nadia Vonderheyden, *Gibiers du temps* de Didier-Georges Gably... Il participe au travail du collectif Humanus Gruppo basé à Saint-Jacques-de-la-Lande avec lequel il a joué dans *la Conquête du Pôle Sud* de Manfred Karge sous la direction de Rachid Zanouda, créé au Festival Mettre en Scène à Rennes en 2006. Jean-François Sivadier l'a dirigé dans *Noli me tangere, la Folle journée ou le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, *Italienne Scène et orchestre*, *la Mort de Danton* de Georg Büchner. Au cinéma il travaille avec Franck Henri et Mélanie Geslin.

Norah Krief participe de 1984 à 1987 à des stages de théâtre avec Philippe Minyana et François Rancillac, tout en suivant des études de biologie à l'Université Paris VII. En 1991, Éric Lacascade et Guy Alloucherie lui proposent de rejoindre leur compagnie et lui confieront des rôles dans plusieurs de leurs spectacles, *Ivanov* et *les Trois sœurs* de Anton Tchekhov, *la Double inconstance* de Marivaux... En 1996, elle intègre la compagnie de Jean-François Sivadier qui créera pour elle l'un des personnages de *Italienne avec orchestre* avant de la mettre en scène dans *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais. Elle rencontre Florence Giorgietti qui la dirige dans *Blanche, Aurore, Céleste* de Noëlle Renaude. Elle découvre le plaisir de chanter en croisant la route de Yann-Joël Collin pour la création au Festival d'Avignon d'*Henri IV* de Shakespeare. Dès lors, le chant occupera une place aussi importante que celle du théâtre. Elle constitue un groupe de musiciens (un bassiste, un batteur/accordéoniste, un pianiste-compositeur, Frédéric Fresson) groupe avec lequel elle réalise le disque *les Sonnets* d'après Shakespeare, aboutissement d'une tournée de cent vingt représentations, dont le festival d'Avignon et le Théâtre de la Ville (2002 – 2004). Lorsque son chemin croise celui de François Morel, elle lui propose de lui écrire des chansons qui lui ressemblent. De cette collaboration naîtra *la Tête ailleurs* (2004 – 2006), deuxième récital et deuxième disque avec ses fidèles musiciens. Tout en préparant un troisième concert avec des sonnets de Louise Labé, elle poursuit son travail de comédienne et retrouve Éric Lacascade avec *Hedda Gabler* d'Henrik Ibsen sur la scène du Théâtre l'Odéon, pour lequel elle obtient le Molière du meilleur second rôle en 2005. En mars 2007, elle joue dans *l'Homme sans faille* de et mis en scène par David Lescot.

Nicolas Lê Quang a joué au théâtre avec : Pascal Elso, *les Quatre saisons* de Arnold Wesker ; Valérie Jallais, *Jeunes barbares d'aujourd'hui* d'Arrabal et *Sur le fil* ; Marie-Hélène Janin, *Lagardère* de Paul Féval ; Éléonora Rossi, *Décharge* ; Christophe Seureau, *la Princesse du silence* ; Max Denès, *Sextuor, Banquet* de Armando Llamas, *le Cabaret de Don Juan* ; Brigitte Jaques et François Regnault, *Suréna* de Corneille ; Serge Tranvouez, Travail préparatoire sur *l'Orestie* et *Recouvrance* à l'Espace des Arts de Chalon-sur-Saône ; Jean-Michel Potiron, *Andromaque* de Racine ; Yann-Joël Collin, *Henry IV* de Shakespeare... Il a participé au travail dirigé par Anatoli Vassiliev au Théâtre école de Moscou sur *Oncle Vania* de Tchekhov en 1994.

Christophe Ratandra, après avoir suivi les cours de Michel Touraille au Conservatoire d'art dramatique de Montpellier, intègre l'École du Théâtre National de Chaillot. Il joue notamment sous les directions de : Michel Touraille, Jérôme Savary, Antoine Vitez, Farid Paya, Brigitte Jaques-Wajeman, Éric Vigner, Matthias Langhoff... Ces dernières années, il a travaillé avec : Brigitte Foray, *Tabataba* de Bernard-Marie Koltès ; J.-P. Brière, *Ambulance* de Gregory Motton ; Christophe Rauck, *la Nuit des Rois* de Shakespeare ; Jean-René Lemoine : *L'Ode à Scarlett O'Hara* et *La Cerisaie* de Tchekhov. Dans les mises en scène de Jean-François Sivadier, il a joué dans : *Noli me tangere*, *La Folle journée ou le Mariage de Figaro*, *la Vie de Galilée*, *la Mort de Danton*.

Nadia Vonderheyden suit sa formation de comédienne avec l'atelier T'chan'G de Didier-Georges Gabily, avec lequel elle participe aux ateliers *Orestie* et *Phèdre et Hippolyte*. Elle joue dans *Trilogie des hommes de neige*, mise en scène de Stéphane Braunschweig ; *le Chant du bouc*, *Choral* et *Bataille du Tagliamento* de et par François Tanguy (Théâtre du radeau)... Elle a mis en scène *Gibiers du temps* de Didier-Georges Gabily (2003), *Médée* de Sénèque (2006) et *Nuage en Pantalon* d'après Maïakovski (2006)...Jean-François Sivadier l'a dirigée dans : *Noli me tangere*, *la Folle journée ou le Mariage de Figaro*, *la Vie de Galilée*, *Italienne scène et orchestre*.

Rachid Zanouda est issu de la deuxième promotion de l'École du Théâtre National de Bretagne. Il a notamment travaillé depuis avec : Matthias Langhoff, *Femmes de Troie*, *les Bacchantes* d'Euripide, *l'Inspecteur général (le Révizor)* de Gogol ; Cédric Gourmelon, *la Nuit*, d'après des textes de Luciano Bolis, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce, Samuel Beckett, *Dehors devant la porte* de Wolfgang Borchert ; la compagnie G.Z.G., *le Grain* ; Laure Thierry, *Liliom* de Ferenc Molnár ; Benoît Gasnier, *Lalla* de Didier-Georges Gabily... Il a mis en scène en Italie *la Nuit juste avant les forêts* et *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès (2001). Il participe au travail du collectif Humanus Gruppo basé à Saint-Jacques-de-la-Lande, avec lequel il a mis en scène *la Conquête du Pôle Sud* de Manfred Karge pour l'édition 2006 de Mettre en Scène à Rennes. Il a joué avec Jean-François Sivadier dans *La Mort de Danton* et la reprise de *La vie de Galilée*.

Revue de presse

Libération

Traversée. Autre «folie» créée cet été : *le Roi Lear* par Jean-François Sivadier et sa troupe, qui élisent domicile aux Amandiers de Nanterre. Propagateurs savants d'un théâtre populaire où les spectateurs sont pris à témoin, les acteurs de Sivadier rechignent à la solennité, à l'image de Nicolas Bouchaud, Lear à peine quadragénaire plus enclin à la maladresse qu'au malheur. De la pièce, ils font entendre des accents comiques insoupçonnés à travers une étude fouillée des rapports entre les personnages : la comédie des liens qui se font et se défont, plutôt que la tragédie du pouvoir et de la vieillesse. Cette vision souriante - mais pas désinvolte - peut surprendre. Contrairement à Novarina, Sivadier n'ambitionne pas de tout dire. Il propose une traversée mouvementée avec un équipage qui n'a pas le mal de mer et fait du plaisir de jouer une boussole au cœur de la tempête.



Le Monde

L'ILLUSION MAGIQUE DE « ROI LEAR »

A Avignon, la pièce de Shakespeare, mise en scène par Jean-François Sivadier, a triomphé dans la Cour d'honneur.

Bonheur de retrouver Shakespeare dans la Cour d'honneur, qu'il avait désertée depuis huit ans, depuis le *Henry IV* orchestré par Jean-Louis Benoît en 1999. Bonheur de voir une des aventures théâtrales les plus passionnantes des ces dernières années, celles que poursuivent le metteur en scène Jean-François Sivadier, 44 ans, et sa troupe d'acteurs, investir ce lieu mythique avec une irrésistible foi dans le théâtre. Ce *Roi Lear*, dernière création d'importance de ce festival 2007, est une grande réussite, qui a laissé le soir de la première, samedi 21 juillet, les quelque deux mille spectateurs de la Cour transis de froid sous leurs couvertures, mais heureux.

Beauté d'une première image : devant le haut mur de pierre, le plateau, entouré de dizaines de servantes – ces lampes posées sur un haut pied qui, la nuit, veillent sur le sommeil des théâtres-, est une mer d'étoffe rouge qui ondule et claque sous le vent fou de ces soirées de juillet. Au milieu de cette houle couleur de sang viennent prendre place les trois filles du Roi Lear, en cette scène inaugurale qui déclenche la catastrophe.

Le marchandage sordide mis en place par le vieux roi – mon pouvoir et mes biens contre l'amour déclaré de mes filles – fait s'abattre sur ce royaume, qui est tous les royaumes, un temps de tempête où luttent des hommes « à l'esprit tourmenté, comme le temps » : des hommes qui, devenus des « monstres des profondeurs », « s'entre-dévorent », des hommes chez qui la douleur fait vaciller la raison. Un temps de tous les temps, où les rois sont fous, et où les fous sont rois.

Ce chef d'œuvre universel, fort de son épaisseur de quatre siècle (1605-1606), qui voit Lear et son double, le comte de Gloucester, subir le pire sur « le chevalet de tortures de cet âpre monde » par la faute de leur aveuglement sur l'amour de leurs enfants, se déploie ici par la grâce d'un théâtre qui se

crée à vue sur le plateau. C'est du théâtre qui s'invente à partir de la parole et du geste de l'acteur, du théâtre comme, sans doute, il nous en a trop manqué ces vingt dernières années, fabriquant l'illusion avec trois fois rien.

Il y a pourtant une faille, un manque dans ce beau Lear : l'absence de sens tragique qui s'exprime dans la première partie du spectacle. Même si, chez Shakespeare, le bouffon et le tragédien marchent main dans la main comme Lear avec son fou, même si tout personnage tragique est, comme Lear, « *l'éternel bouffon de la fortune* », il n'en demeure pas moins que Lear est une des œuvres du patrimoine où s'exprime un tragique d'une incomparable puissance esthétique, qui s'échappe totalement à la dérision.

Cette légère erreur d'approche s'arrange fort heureusement dans la deuxième partie, qui voit le formidable Stephen Butel, dans le rôle d'Edmond, le fils banni, ramener le reste de la troupe sur ces rivages de la douleur et de la perte. Elle est aussi largement compensée par le pur plaisir théâtral que procure un spectacle imprégné par tout un amour des arts de la scène, du cirque au music-hall.

Les moments magiques et émouvants se succèdent : Nadia Vonderheyden (Kent) s'envolant sur son trapèze, ombre dansante sur les murs de la Cour ; Edgar se substituant aux yeux morts de son père, Gloucester (Vincent Dissez) ; la tempête faite du souffle des acteurs du troisième acte, le carnaval des fous du quatrième, la bataille du cinquième, qui voit les acteurs littéralement charger les spectateurs sur leurs plateaux mobiles comme sur des chars d'assaut...

Pour faire un grand *Lear*, il faut... un grand Lear, mais pas seulement. Nicolas Bouchaud, ténor exceptionnel, porte avec aisance et puissance le rôle-monstre. Plus les années passent, et plus il fait penser à Philippe Clévenot : même présence-monstre, capable de changer la composition chimique de l'air autour de lui. Mais il y a dans cet autour de lui toute une bande qui porte haut le flambeau d'un jeu poétique : Stephen Butel, donc, Vincent Guédon (Edmond), Nadia Vonderheyden (Kent), Mureille Colvez (Goneril), Christophe Ratandra (Régane), Vincent Dissez (Gloucester)...

Et puis il y a Norah Krief. Et là, son fou, sa Cordelia, son fou-Cordelia, s'il ne vous plaît pas, c'est juré, on vous rembourse. Petit lutin dansant, chacune de ses paroles ouvre un abîme : il-elle est le cœur battant de la pièce, le cœur battant de Shakespeare. Quelle traversée que ce Lear, dans nos existences « *enténébrées* » et néanmoins dérisoires.

Fabienne DARGE

Le Figaro

La baroque Norah Krief se dédouble pour Shakespeare

MARION THÉBAUD. Publié le 18 septembre 2007

Elle joue le rôle du fou et celui de Cordelia dans « Le Roi Lear » mis en scène par Jean-François Sivadier, à Nanterre. Un des succès du Festival d'Avignon.

ELLE a dans l'oeil quelque chose d'espiègle auquel on ne résiste pas. Jean-François Sivadier ne s'y est pas trompé, qui lui a proposé de rejoindre son équipe pour *Italienne avec orchestre*, un spectacle qui allait faire le tour de France et propulser Sivadier et ses partenaires au premier plan. « *Tout est parti de Grenoble, dit-elle, où Laurent Pelly nous a invités à proposer un spectacle dans sa série Théâtre minute. Jean-François Sivadier qui entretenait un goût prononcé pour la musique a inventé cette histoire de répétition de Traviata avec orchestre et chœurs. Au tout début, cela durait cinquante minutes. C'était un petit bijou.* »

Norah Krief, promène son allure de routarde au charme indompté, à mi-chemin entre la nomade et l'aventurière de bande dessinée futuriste. Elle est surréaliste Norah Krief. La preuve, Jean-François Sivadier lui confie le double rôle du fou, un petit bonhomme qui joue les mouches du coche, et de Cordelia, une jeune fille bannie de chez elle parce qu'elle a dit la vérité dans *Le Roi Lear* de Shakespeare. D'un côté un petit elfe en gilet jaune et pantalon noir, de l'autre une jeune fille en robe de princesse. « *C'est un parcours audacieux et fascinant, mais cette aventure marque surtout mes*

retrouvailles avec une équipe forte, sympathique. J'avais oublié comme c'est passionnant de travailler dans ce type de compagnie où chacun, des acteurs aux techniciens travaillent au coude-à-coude. Personne n'est sacrifié. Sivadier comble ses acteurs. »

Une équipe soudée

Chez lui pas de stars invitées à la dernière minute, mais une équipe soudée, spectacle après spectacle auprès d'un tandem phare Sivadier-Nicolas Bouchaud. Ce dernier campe un Lear poète au caractère forain, encore jeune, échevelé, ici triomphe le théâtre de tréteau. Sivadier met en scène cette farce philosophique sans décor époustouflant mais en utilisant la magie du théâtre, trappes, machinerie, manipulations à vue, jeu dans la salle, adresse au public... « *C'est un homme de plateau*, reprend-elle. *IL nous entraîne tous dans sa vision sans laisser personne en route.* »

Elle a découvert la planète théâtre sur le tard. « *J'ai commencé à 29 ans. Jusqu'alors j'avais effectué des études de biologie. Mais je ne voulais pas entrer dans le moule... Au théâtre, on reste en enfance.* » Elle travaille avec le Ballatum Théâtre, Éric Lacascade, reçoit un molière du meilleur second rôle dans *Hedda Gabler* et, saisie par le démon du chant, signe un premier spectacle musical empruntant aux *Sonnets* de Shakespeare. Elle récidive avec François Morel qui lui concocte *La Tête ailleurs* et prépare un troisième tour de chant sur des sonnets de Louise Labé avec son compositeur préféré Fred Fresson qui signe les musiques du *Roi Lear*.



Les échos

La tragédie d'un homme brisé [20/09/07]

Une inégale mais puissante mise en scène, signée par Jean-François Sivadier.

Qui n'a pas mis en scène ou joué son « Roi Lear » ? Après celui de Michel Piccoli à l'Odéon, sous la direction d'André Engel, en voici un autre, en attendant qu'au mois de novembre Dominique Pinon en interprète une version différente, vue par Laurent Fréchur et à Sartrouville. Le « Lear » incarné par Nicolas Bouchaud et dirigé par Jean-François Sivadier a été donné au dernier Festival d'Avignon et porte la marque particulière du tandem que forment l'acteur principal et le metteur en scène : un goût de l'exploit marathonien, l'amour des courses apocalyptiques dans la nuit. Mais, lorsqu'ils s'impliquaient dans « La Vie de Galilée » de Brecht ou la pièce de Sivadier « Italienne avec scène et orchestre », tout était sur le même souffle, dans une même et folle précipitation. Avec la tragédie de Shakespeare, le temps est plus cassé, la méditation sur le théâtre renouvelée à partir d'une traduction de Pascal Collin, attentive au poids orageux des répliques et des situations.

« Le Roi Lear » est l'histoire bien connue d'un monarque imprudent qui abandonne son royaume à deux de ses filles et n'est récompensé que par le mépris des héritières, enivrées par le pouvoir et la richesse. Seule la fille rejetée aura de la compassion pour lui.

Une soirée boiteuse et sublime

Une telle tragédie, si riche, s'attrape d'une façon ou d'une autre, sous un regard politique ou dans la compassion pour ce vieil homme. Sivadier préfère souligner la folie aveugle de Lear : il s'est trompé sur tout ; en conséquence, le monde s'écroule en même temps qu'il tombe dans la plus grande des déchéances.

La soirée ne commence pas bien. On tarde à s'intéresser à ce charivari d'abord rigolard, qui va quand même durer quatre heures. Pourquoi faire jouer l'une des filles par un homme et le duc de Kent par une actrice ? Rien ne le justifie. On craint d'être embarqué dans un inutile jeu de paradoxes quand le spectacle se met peu à peu à exister et à atteindre une formidable puissance. En roi Lear, Nicolas Bouchaud déploie une belle vitalité, sans recourir (et c'est peut-être dommage) à l'émotion. Norah Krief, elle, change de sexe avec raison en étant à la fois un bouffon étonnant et une Cordelia attachante. Murielle Colvez, Vincent Dissez, Vincent Guédon, Nicolas Lê Quang et Rachid Zanouda sont, avec eux, les acteurs les plus singuliers de la distribution.

En visionnaire, Jean-François Sivadier, auteur du décor avec Christian Tirole, accorde l'évolution du plateau au jeu de ses acteurs. Le simple rectangle du début, qui a la pureté géométrique des scènes japonaises, s'élargit, se développe, se gondole, se disloque, s'effondre et, de terrasse, devient creux de basse-fosse. La tragédie se dessine dans l'espace, à la fois mondiale et intime. Un peu boiteuse, beaucoup sublime, cette soirée.

GILLES COSTAZ

